

Les études qui se sont intéressées aux pères au foyer, et dans lesquelles s'inscrivent nos propres travaux, s'accordent sur un point : les hommes qui s'investissent dans la paternité au foyer le font pour des raisons multiples, qui se combinent de manière variable en fonction des cas. Parmi celles-ci, on peut citer des valeurs éducatives qui privilégient la prise en charge des enfants par au moins un des deux parents ; un rapport distancié au travail salarié en raison d'un parcours professionnel instable et peu valorisant ou, au contraire, parce qu'on a le sentiment d'avoir tiré le meilleur parti d'une carrière brillante ; le fait que la conjointe bénéficie de meilleures perspectives professionnelles et/ou qu'elle insiste pour que le père soit présent auprès des enfants ; le manque de place dans les crèches ; et le désir d'être un père plus présent que son propre père ne l'a été par le passé et/ou d'être aussi présent pour ses enfants que sa propre mère (Harper, 1980 ; Merla, 2007 ; Radin, 1982, 1988 ; Russell, 1982, 1987). Le passage à la paternité au foyer se situe dans un continuum qui va d'une décision rapide prise suite à un événement inattendu (comme un licenciement ou la maladie d'un enfant) à l'inscription dans un processus ancien qui fait remonter à l'enfance ou à l'adolescence l'envie d'être au foyer (Grbich, 1997 ; Merla, 2007).

Plusieurs études rejoignent également le constat que nous avons fait lors de notre enquête : une fois devenus pères au foyer, les hommes s'exposent à une série de sanctions qui témoignent du manque de légitimité de leur investissement dans le soin des enfants. Ils souffrent notamment à des degrés divers d'un manque de reconnaissance qui s'exprime au travers de remarques faites par des personnes plus ou moins proches, et par des professionnels de l'enfance remettant en question la réalité de la prise en charge des enfants ou qui rappellent que ce sont les mères qui demeurent la référence en la matière, et ils peinent à s'insérer dans les réseaux de sociabilité qui se forment autour du soin des enfants (Doucet, 2004 ; Harper, 1980 ; Lutwin et Siperstein,

1985 ; Merla, 2008 ; Smith, 1998). Ils doivent également gérer au quotidien la tension entre leur investissement dans le soin des enfants, activité « féminine », et leur propre conception de la masculinité (Doucet, 2004). C'est ce travail identitaire qui se trouve au cœur de ce chapitre. Nous verrons que l'intégration du soin des enfants dans l'identité de genre de ces hommes ouvre la voie à des définitions alternatives du masculin, mais ne se traduit pas automatiquement par une définition de soi en tant qu'individu qui s'écarte des normes traditionnelles. La presque totalité des individus que nous avons rencontrés continuent à s'appréhender comme « masculins ». Cette masculinité revendiquée prend deux grandes formes : soit celle d'une relative conformité aux définitions dominantes de la masculinité et en particulier de la paternité ; soit celle d'une alternative à celles-ci. Mais elle peut aussi aboutir à trois autres manières de s'appréhender en tant qu'individu genré : soit en tant que personne qui tend vers l'androgynie, soit en tant qu'individu féminin, soit en tant qu'individu détaché du genre.

#### MASCULINITÉ « ALTERNATIVE »

Cinq pères considèrent leur investissement dans le soin des enfants comme un élément essentiel de leur engagement dans une forme « alternative » de masculinité, qui peut prendre deux visages. L'égalité de genre est centrale pour le premier. L'investissement d'un homme dans le soin des enfants est non seulement considéré comme une étape indispensable pour atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes, mais aussi présenté comme un signe de l'évolution positive de la société contemporaine où il est désormais possible d'inverser les rôles. La répartition traditionnelle des rôles genrés est rejetée au nom du non-conformisme, de l'égalité et de la modernité. Serge, 45 ans et père de deux enfants, est catégorique : « Ben, écoutez, heu, ça fait depuis que je suis adolescent qu'on n'arrête pas de parler de l'égalité des sexes et de l'émancipation féminine, mais si on ne le vit pas au présent, ce n'est pas la peine quoi. Si on veut vraiment qu'il y ait des sociétés égalitaires, je ne vois pas pourquoi les hommes ne pourraient pas faire ce que font les femmes, puisque les femmes font déjà ce que font les hommes. » Hervé, 39 ans et père de trois jeunes garçons, critique fortement les comportements masculins traditionnels. Il considère que la majorité des hommes « ne se remettent pas en question », sont « très traditionnels et très classiques ». Ces hommes se disent à l'aise par rapport au fait qu'ils n'exercent pas d'activité professionnelle. Les critiques qu'ils adressent à la société contemporaine, à ses valeurs et à ses modes de vie dominants se focalisent sur la centralité du travail salarié et de l'ambition professionnelle

dans la vie des individus (et des hommes en particulier), et sur le manque d'attention et d'implication dans la vie familiale. Ces pères au foyer se présentent comme des individus qui ont développé une capacité de se distancier des réactions négatives auxquelles ils sont confrontés au quotidien, grâce à leur engagement parfois ancien dans le non-conformisme et leur adhésion à des valeurs alternatives. Le travail salarié n'est plus, selon eux, un élément central de leur identité. En demeurant au foyer, ils réalisent leur objectif principal : vivre en conformité avec leurs valeurs. Celles-ci sont centrées sur l'empathie, une qualité de vie basée sur des relations profondes et fortes plutôt que sur le matérialisme, et sur la vie de famille. Cette vision est renforcée par les critiques adressées à autrui ; elle fonde une présentation de soi en tant qu'individu plus libre et plus moderne, et qui bénéficie d'une plus grande qualité de vie. Ces hommes se définissent eux-mêmes comme des pères au foyer et utilisent cette dénomination pour se présenter aux personnes qu'ils rencontrent au quotidien.

Pour Claude, 39 ans et père de trois filles, l'inscription dans une masculinité « alternative » prend un autre visage qui s'appuie sur une « polarité féminine ». Il considère en effet le développement d'une double polarité « masculine » et « féminine » comme essentiel pour l'équilibre de chacun, du moment que la première demeure dominante pour les hommes et la seconde, pour les femmes. C'est la prise en charge du soin des enfants qui assure le développement de sa « polarité féminine », la « polarité masculine » étant maintenue, notamment, par l'endossement d'éléments traditionnels de la paternité comme l'autorité et le maintien d'un lien avec le travail professionnel.

Tenter de circonscrire l'étendue de la transgression de la norme de l'assignation masculine au travail professionnel est une stratégie répandue parmi les pères au foyer (voir également Doucet, 2007). Elle s'opère, d'une part, au travers d'une critique de la distinction entre travail salarié et domestique, et d'autre part, *via* la participation à des activités extradomestiques que les hommes interprètent et présentent comme (semi) professionnelles, comme la photographie, la réparation de voitures anciennes, la conduite du bus de l'école, etc. Ces activités aident les pères au foyer à développer l'image d'un individu aux facettes multiples, parmi lesquelles on compte encore celle du « travailleur ». Elles leur permettent aussi de démontrer leur conformité à d'autres éléments de la masculinité hégémonique lorsqu'elles requièrent des qualités « masculines » (comme la force physique) ou sont considérées comme masculines. Le positionnement par rapport à la dénomination de père au foyer est ambiguë : on se dit « père au foyer » à défaut de connaître une meilleure alternative, la dénomination étant jugée souvent réductrice, et ne reflétant pas leur « vraie » situation. Le terme est aussi rejeté parfois au



profit d'un autre terme qui maintient plus clairement un lien avec le travail professionnel. Lorsqu'on lui demande, au cours de l'interview, s'il se considère comme un père au foyer, Claude nous répond : « Plutôt en année sabbatique. Pour moi ce ne sera jamais mon identité de dire "je suis papa au foyer". »

#### MASCULINITÉ « CONVENTIONNELLE »

Colin est au foyer depuis trois ans avec trois enfants en bas âge. Il définit le soin des enfants comme un « vrai » travail, un travail utile, par opposition au chômage. Colin : « J'ai été je sais pas moi 8-10 mois au chômage. Et là je me suis senti rabaissé, inutile. [...] Mais ici pas du tout. Je me sens même fort utile. » Le fait qu'il répare chez lui des voitures anciennes, et l'attitude de ses enfants à cet égard, renforce l'impression qu'il « travaille » toujours. Colin : « Et puis j'ai Kevin qui le dimanche met sa salopette et dit : "Papa je vais avec toi chipoter sur les vieilles voitures. [...] Papa je vais travailler avec toi hein" qu'il m'a dit. » Enfin, le fait qu'il aille chercher ses enfants à l'école vêtu de sa salopette entretient, volontairement ou non, l'illusion auprès des autres parents qu'il conserve une activité professionnelle. Il avoue n'avoir jamais essayé de changer cette impression.

Colin tente, tout comme Claude, de limiter son éloignement de la sphère du travail professionnel. Mais dans ce cas, ce discours se combine à une inscription revendiquée dans une masculinité « conventionnelle ». Treize pères ayant participé à notre étude rejettent fortement l'idée que leur implication dans le soin des enfants pourrait être incompatible avec leur propre appartenance à un genre masculin qui se veut conforme aux modèles dominants. L'incorporation du soin des enfants à une forme « conventionnelle » de masculinité s'appuie sur trois discours différents. Les deux premiers dépeignent les femmes comme « naturellement » aptes à s'occuper d'un enfant, l'investissement d'un homme dans cette activité se justifiant alors de deux manières. Pour Joseph, un père de quatre enfants au foyer depuis quatre ans, c'est la possibilité pour les hommes de posséder ce qu'il appelle une « fibre maternelle » qui peut fonder leur compétence sans que leur propre masculinité soit remise en question. À cet égard, il établit un parallèle entre les sociétés humaines et le règne animal dans lequel certains mâles participent au soin des petits sans être pour autant moins « masculins » : « Si je me réfère à mes cours de biologie, d'éthologie, je dirais que c'est dans la plupart des sociétés animales, c'est naturel que, je dirais, un autre membre que la mère s'occupe d'un jeune. [...] Combien de couples d'animaux, aussi bien le père que, le mâle que la femelle s'occupe du jeune ? Ou des jeunes ? Il y en a beaucoup. » Pour Colin, c'est l'effondrement du modèle du père gagne-pain qui a forcé les

hommes et les femmes à s'engager dans de « nouveaux » rôles : les hommes n'étant plus à même de pouvoir subvenir seuls aux besoins de la famille, les deux membres d'un couple doivent trouver de nouvelles façons de partager le poids de l'articulation entre vie professionnelle et vie familiale. « La vie fait que dans le temps, c'était comme ça. Monsieur travaillait, maman était à la maison avec les enfants. Mais bon, l'évolution de la vie a fait que c'est plus possible en majeure partie, donc faut se partager les charges. Et les charges, c'est les charges. Aussi financières que à la maison que dans toute la vie, je vais dire. » Enfin, le troisième discours présente le soin des enfants comme un ensemble d'actes techniques qui peuvent être accomplis par tout un chacun, la différence de genre étant maintenue de par le fait qu'hommes et femmes n'accomplissent pas ces actes « de la même manière ». Pour Yvan, changer un linge, « c'est quand même un acte technique, quoi. Mais c'est vrai que je le fais pas de la même manière non plus, je le fais pas comme une mère ». De même, « c'est pas parce que je fais à manger euh que, faire à manger, c'est technique, quoi. Mais après, la façon de parler et de donner à manger, je le fais comme un père ».

L'inscription dans une forme « conventionnelle » de masculinité peut aller de pair avec une tentative de limiter l'éloignement de la sphère du travail professionnel, comme le cas de Colin nous l'a montré. Dans trois autres cas, la revendication d'une identité de genre « conventionnelle » inclut le rejet assumé de la centralité du travail professionnel. Enfin, cinq pères développent une stratégie qui se situe à mi-chemin entre rejet assumé et circonscription de la transgression. Avant de dire qu'il est père au foyer, Joseph essaye d'imaginer la réaction de son interlocuteur. S'il a le sentiment que celle-ci sera positive, il parle avec bonheur de sa situation et partage ses expériences avec fierté. Ses voisins savent tous qu'il est au foyer avec ses enfants, aussi parce qu'il aurait été difficile de leur cacher sa situation. Mais s'il pense que la réaction sera négative, et s'il sait qu'il y a peu de chances que la personne ne découvre sa situation par elle-même, il tente d'éviter le sujet et laisse croire à son interlocuteur qu'il travaille toujours comme consultant en environnement. Joseph : « J'ai un nouveau plombier, [...] il a des idées intéressantes et tout, ben, lui le sait. » Par contre « avec un entrepreneur qui viendrait faire des travaux ici, que je sais que lui euh un père au foyer c'est inimaginable, eh bien je vais pas le lui dire ». La transgression de la norme de l'assignation masculine au travail professionnel est médiée via un travail conscient de gestion stratégique de la présentation de soi dans les interactions : les pères adaptent la manière de se présenter en fonction de l'effet qu'ils pensent que l'annonce de leur activité au foyer aura sur l'interaction et, plus largement, sur eux-mêmes. Si l'évaluation est négative, ces hommes font implicitement ou explicitement référence à leur implication

dans des activités liées au travail professionnel, ou utilisent un statut alternatif, comme celui de « temporairement au chômage » ou « retraité ». Si l'évaluation est positive, ils mettent en avant leur implication au foyer. Ce jeu stratégique peut s'accompagner d'une identification forte à la dénomination de père au foyer ou à un rapport plus ambigu.

#### ANDROGYNIE, FÉMINITÉ ET ÉLOIGNEMENT DU GENRE

Bruno a 49 ans. Cela fait 9 ans qu'il est au foyer et s'occupe de ses quatre enfants. Son discours est très proche de celui de Claude : lui aussi parle de double polarité « masculine » et « féminine », mais la possession de celle-ci aboutit dans son cas à ce qu'il se définisse comme un individu androgyne qui est parvenu à atteindre un équilibre entre les deux pôles. Il se considère comme « chanceux » d'être parvenu à ce résultat, qu'il définit comme positif aussi bien pour lui-même que pour ses filles puisqu'il s'agit d'« une occasion qui leur est donnée à elles d'avoir la double polarité ». Sa « féminité » est développée et entretenue au travers de son investissement dans le soin des enfants et le développement d'une capacité d'empathie ; elle est contrebalancée par son implication dans des activités « masculines » comme la rénovation de sa maison, l'engagement sporadique dans une activité rémunérée et l'endossement d'éléments traditionnels du rôle paternel comme l'autorité ou le coaching sportif. Son identité « androgyne » inclut donc le maintien d'une forme d'attachement au travail professionnel.

Grégoire, 39 ans, père de deux filles, est au foyer depuis 8 ans et se définit plutôt comme un individu « féminin ». Cette identification prend sa source dans une difficulté à maintenir un sentiment d'appartenance à un genre masculin. Le fait qu'il se sente rejeté par les autres hommes qui, pense-t-il, ne le considèrent pas comme un « vrai » homme, l'empêche de s'identifier à ses pairs. Il se sent notamment exclu des conversations, « et c'est quelque chose souvent qui me rattache à la condition féminine, quoi ». Il se sent par contre parfaitement intégré au réseau de mères qui gravite autour de l'école fréquentée par ses enfants, au point de penser que les autres femmes le considèrent comme une mère parmi d'autres mères. Comme il le souligne lui-même : « À part le physique, je sais pas si j'ai vraiment le caractère d'un homme. Je pense que je suis quand même bien rentré dans la peau à la limite d'une mère et je me sens quand même bien dedans. » Grégoire gère son écartement de la sphère du travail professionnel en modulant son discours en fonction du public en présence, assumant la transgression auprès d'un public féminin et tentant de la passer sous silence lorsqu'il se trouve en présence d'autres hommes.

Enfin Christophe, 57 ans, père de deux garçons et au foyer depuis 9 ans, représente un cas particulier. Contrairement à tous les autres pères interrogés, il défend ouvertement l'idée que le genre ne constitue pas un élément pertinent pour sa définition de soi. Il voit le genre comme un ensemble de stéréotypes qui limitent la liberté de choix et d'expression, et dont il faut se libérer. Sa prise en charge du soin des enfants est pour lui à la fois le signe et le résultat de son éloignement du genre, qui est également le fruit d'un travail réflexif conscient. Comme l'exemple suivant l'indique, il dit ne pas se soucier de ce que les autres pensent de lui : « Les gens passeraient et diraient : "Oh, t'as vu, heu, la mère de Pascal et de Romain, est à la maison." Ils se seraient trompés et ce serait moi, heu... ça ne me ferait ni chaud, ni froid. » Son discours sur l'éloignement de la sphère professionnelle se décline donc logiquement sur le mode de la transgression assumée.



Merla Laura (2010). Peut-on se penser masculin lorsque l'on est père "au foyer" ? Le bricolage d'une identité de genre "hors normes", entre conformisme déclaré et marginalité assumée. In Rouyer Véronique, Croity-Belz Sandrine et Prêteur Yves (dir). *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte*. Paris : érès.